



LES SIX ROSES ROUGES

(CONTE CHINOIS)

L était une fois, dans la cité de Yunnanfou qui est le chef lieu de la province chinoise du Yun-nan, un artiste peintre nommé A Yi. Sa renommée était grande car il avait du talent, mais comme A Yi était fier et qu'il ne voulait vivre que de ses tableaux, il mourait à peu près de faim.

Parfois il peignait le portrait de riches commerçants de la ville, de leurs épouses ou de leurs concubines, parfois il recevait l'ordre de fixer sur le bois ou la soie les traits augustes des mandarins de la préfecture, mais, le plus souvent, A Yi devait aller d'échope en échope, offrir aux chiches boutiquiers des enseignes et des images propres à frapper l'œil du chaland.

Un jour, le maréchal-gouverneur de la province manda le peintre en son yamen et daigna lui parler ainsi :

« Je viens d'acheter une nouvelle concubine, jeune et jolie. Elle n'a que douze automnes. Son minois est si frais et son corps si gracile que tous mes familiers l'ont dénommée, dès le premier jour « Six Roses Rouges ». Son esprit féminin ne possède-t-il pas six boutons de rose disséminés un peu partout ? Ses pommettes sont avivées au cinabre, ses lèvres pareilles à deux pétales éclatants, les pointes de ses seins sont de vraies pointes de feu.

« Je vous ordonne donc de peindre sur un tissu de soie le corps tout entier de ma nouvelle amante. Mais puisque vous êtes un grand artiste, je suppose que vous n'avez pas besoin de voir ma

mignonne Six Roses Rouges. Vous la peindrez d'imagination, et si ma maîtresse n'est pas satisfaite de votre œuvre, vous prévoyez, n'est-ce pas, le sort qui vous est réservé : je vous ferai couper le cou.

Allez et tâchez d'être heureux ».

A Yi sortit du yamen mandarinal tout abasourdi !

On lui commandait un portrait et il lui était interdit de voir son modèle....

Cependant, il n'y avait pas à discuter. Il fallait peindre quelque chose qui plût ou ce serait la mort !

Certes, A Yi, en bon Asiatique, n'avait jamais redouté l'arrivée du jour où il pourrait enfin quitter le monde, ce monde parâtre pour les créateurs. Toutefois le peintre était décidé à faire son possible pour satisfaire le maréchal et son amie, car il voulait soutenir sa réputation de grand artiste.

A Yi rentra chez lui, prit quelques aliments et se coucha.

Il s'endormit difficilement car il ne fit que se tourner et se retourner sur la natte dure. Enfin, très tard, il s'assoupit un peu et rêva d'un parterre où il ne poussait que des rosiers portant de magnifiques roses rouges.

Au chant du coq, le peintre quitta sa demeure et partit à la recherche de roses qu'il pût imiter. Il lui fallait des roses aux pétales rouges, car il était décidé à ne peindre qu'un bouquet de six roses rouges.

Puisqu'il lui était interdit de voir son modèle, eh bien, il se contenterait de peindre des roses rouges. Il éviterait ainsi de tracer des traits qui ne seraient pas ressemblants, et, sans doute, cette comparaison avec un bouquet de fleurs aux pétales éclatants plairait à la concubine du gouverneur ?

A Yi s'en fut donc à travers la cité. L'air était très froid, car on était en hiver et il ventait du Nord. Aussi, les rues étaient-elles à peu près désertes, les boutiques presque toutes closes. Les Yunnanais se souciaient trop des morsures de la bise thibétaine.

Dans la rue des Marchands, aux mille boutiques, A Yi posa cependant maintes fois cette question : « Avez-vous des roses rouges ? »

Mais, chaque fois, on lui rit au nez. Avec un froid pareil, quel était le rosier qui eût pu donner des roses ?

Aux balcons des riches demeures, A Yi aperçut bien de longues rangées de vases de porcelaine verte ou bleue. Quelques-uns contenaient encore des pieds de rosiers. Hélas ! aucun de ces arbustes ne portait de roses. Le froid avait tué toutes leurs fleurs.

Le peintre atteignit la place du marché. Il y vit à peine trois ou quatre femmes qui vendaient des patates et des pains de sucre brun. Ces paysannes portaient veste bleue, pantalon de cotonnade rouge et large chapeau de jonc. Elles étaient abritées du vent par de simples nattes en bambou, et, afin de passer le temps, elles jacassaient comme des merles à bec jaune.

A Yi posa à nouveau, timidement, la question : « Auriez-vous des roses à vendre ? »

Et ces frustes femmes de le moquer ! Des roses ? Avec un froid pareil ! Cet homme devait certainement n'être qu'un méchant possédé du démon. D'ailleurs, voyez-le, n'a-t-il pas les yeux hagards et des gestes saccadés ?

A Yi partit sous ces risées. Il traversa la ville, cotoya l'étang central, passa les portes des remparts. Mais l'étang aux poissons sacrés était vide de ses lotus, et les portiques à toiture de tuiles vertes libres de mendiants et de caravaniers. Les profondes pagodes aux cent colonnes de bois de fer, les statues de cuivre des divinisés, les sentences clamant en lettres d'or les vertus des sages antiques, rien, en un mot, de ce qui d'ordinaire charmait notre artiste n'eut ce jour-là de l'attrait pour lui. Des roses, il lui fallait des roses rouges. A Yi franchit le pont du canal. Bien que la bise continuât à souffler âpre, dure, glaciale, le peintre doubla les tours aux mille clochetons et gagna la campagne.

Hélas ! aucune fleur, et surtout aucune rose n'avait survécu à l'hiver ! Les grands saules du canal d'irrigation semblaient pleurer la mort de leurs feuilles glauques, la tempête torturait les pommiers des vergers, les dards meurtriers du givre semblaient avoir tué toute verdure, et, évidemment, toute fleur, car on ne voyait sur la plaine qu'un immense et unique linceul blanc.

Les vagues du lac de Siche grondaient de colère, et, au-dessus de la chaîne des montagnes de terre rouge, la corne du Sichan disparaissait sous une épaisse couche de neige.

Transi de froid et désespéré, A Yi rentra chez lui au plus vite.

Il alluma quelques brindilles, essaya de se réchauffer, y parvint à demi, mais ne put toutefois écarter de son esprit l'idée qui le torturait : où trouver un modèle pour les fleurs à pétales rouges ?

Comme le peintre présentait ses mains aux flammes de son feu, il eut une inspiration soudaine. Sur ses mains, ses pauvres mains d'artiste, fines et pâles, des veines traçaient une résille bleue.

Puisqu'il n'avait pas trouvé de fleurs rouges à imiter, A Yi peindrait avec son sang !

Il tendit donc de la toile de soie sur un cadre, prépara son godet, des pinceaux, et, saisissant un de ces stylets qui lui servaient parfois à graver des images sur des plaques de bois ou d'ivoire, A Yi incisa résolument une veine de sa main gauche.

Des gouttelettes rouges jaillirent et tombèrent dans le godet de porcelaine. L'artiste y trempa aussitôt la barbe de son pinceau et, peu d'instant après, la première rose rouge était créée !

Par six fois, en six séances, A Yi fit ainsi couler son sang et peignit des roses vermeilles. Comme il mangeait peu, ses forces s'en allaient lentement, à chaque piqûre.

A la dernière, il eut un éblouissement, s'étendit sur sa natte et, se faisant tenir le cadre par son petit domestique, A Yi, presque sans forces, dut peindre la sixième rose, à demi couché et la tête appuyée sur un oreiller de poterie.

L'artiste avait donc tout vaincu : les hommes, la saison mauvaise et lui-même. Mais il s'était blessé à mort !

Comme la nuit tombait sur le Sichan, sur la plaine enneigée et sur la ville aux toits de tuiles multicolores, A Yi eut un dernier regard pour son œuvre : les teintes étaient si parfaitement imitées qu'on eût dit six boutons de rose fraîchement éclos de leurs verts pétales.

Un sourire d'orgueil illumina un instant la face exsangue de l'artiste.

Mais la nuit se faisait par brusques à-coups....

De ses mains ensanglantées, A Yi ramena jusque sur son front la natte aux brins dorés, afin, ce soir-là, de s'endormir pour toujours. Les bonzillons pieux heurtèrent les cloches des cent pagodes de Yunnanfou. Et les angoissants tintements du bronze saluèrent ainsi l'agonie de cet homme qui, méprisant la menace mandarinale, et à seule fin de créer et de vaincre une fois encore, n'avait pas craint d'affronter la Mort.

Jean MARQUET.

(Reproduction interdite.)

